
Raconter la Partition de l'Inde : une impossible histoire des femmes ?

Telling the Story of Indian Partition: Is a Women's History Possible?

Anne Castaing



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/4470>

ISSN : 2102-5886

Éditeur

Association Mnemosyne

Référence électronique

Anne Castaing, « Raconter la Partition de l'Inde : une impossible histoire des femmes ? », *Genre & Histoire* [En ligne], 24 | Automne 2019, mis en ligne le 01 décembre 2019, consulté le 09 avril 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/genrehistoire/4470>

Ce document a été généré automatiquement le 9 avril 2020.



Genre & histoire est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Raconter la Partition de l'Inde : une impossible histoire des femmes ?

Telling the Story of Indian Partition: Is a Women's History Possible?

Anne Castaing

- 1 Depuis les années 1990 et le *Partition Turn* qui accompagna le renouveau historiographique insufflé par les *Subaltern Studies*, la Partition de l'Inde (1947) a donné lieu en Asie du Sud à un inépuisable réexamen transdisciplinaire (bien que principalement historien), visant tant à restituer une mémoire populaire amplement occultée qu'à examiner les effets à long terme de cette « longue Partition¹ » et de sa « *Long Shadow*² ». Les *Subaltern Studies*, groupe de six puis dix historiens³ animés par la volonté de démêler le grand récit colonial puis nationaliste de l'entrée dans la modernité de la nation indienne, s'étaient jusque-là plutôt intéressés à la période coloniale. Gyanendra Pandey, dont les travaux concernaient les conflits intercommunautaires en Asie du Sud, se détourna cependant assez rapidement de ce prisme, en s'intéressant non seulement à l'histoire de la Partition de 1947 mais surtout à son historiographie. Comme il le commente judicieusement, ce qui resta longtemps à en dire en furent les dramatiques conséquences humaines, occultées par le projet nationaliste de glorification de la jeune nation. Dans *Remembering Partition* (2001) où, dès le titre, émerge la question fondamentale, non de la politique de la Partition, mais de sa *mémoire*, Pandey identifie les apories de son récit dans les histoires officielles et le refoulement de la violence, pourtant de grande ampleur. Si l'histoire de la Partition a été maintes fois prise en charge par les historien·nes depuis 1948, il convient selon Pandey de distinguer « l'histoire officielle [de] son autre », histoire officielle dont il souhaite « contrecarrer les assertions et les dénégations⁴ ». De la position très critique de Pandey émerge néanmoins une volonté de repenser la Partition en faisant émerger son histoire sociale par un recours à des sources non-conventionnelles, les sources officielles⁵ parvenant peu à témoigner de la violence génocidaire.
- 2 La question des sources joua de fait un rôle crucial dans cette entreprise comme, plus largement, dans celle des *Subaltern Studies* : les archives officielles, aussi rares que peu fiables⁶, imposèrent le recours à des sources jusque-là peu mobilisées, principalement

biographiques, par exemple des récits de vie ou des témoignages oraux. De nombreux volumes⁷ restituent ainsi des entretiens, pas ou peu édités, avec des témoins des violences et des exilés, et les projets d'histoire orale se multiplièrent⁸. De même, la littérature fut amplement mobilisée dès le début du « *Partition Turn* ». Comme le soulignent plusieurs historien·nes à partir des années 1990, il est vrai que la littérature dite « de la Partition » (« *Partition fictions* », genre certes discutable⁹) offre de riches alternatives aux grands récits des histoires nationales, notamment dans la représentation de la violence et du désespoir. Les années 1947-1955, qui furent celles des violences et des déplacements massifs, mais aussi de la « crise culturelle » des migrants et des exilés, furent les témoins d'une production de grande ampleur, en hindi, panjabi, ourdou, bengali et anglais. Des centaines de nouvelles furent compilées dans trois volumineuses anthologies, parues à peu près au même moment¹⁰, quand d'autres émergèrent au fil du temps¹¹. Comme le souligne Alok Bhalla, critique et traducteur qui joua un rôle-clé dans cette « redécouverte », ce type de témoignages littéraires, en ce sens que la fiction montre et raconte ce que les historien·nes ne disent pas, permet de « trouver des explications cohérentes aux passions irrationnelles¹² ». Pour Mushirul Hasan, ils « offrent à leurs auteurs une voix dans les débats peu concluants sur l'Indépendance et la Partition¹³ ». Pandey lui-même invitait à un usage sans limitation de la littérature, qui permettait à ses yeux de déjouer les apories et les limites de la mémoire.

- 3 Si la fiction a amplement contribué à l'élaboration d'une histoire sociale de la Partition, en faisant entendre les voix subalternes oubliées par les histoires nationales, elle a de même permis de mettre en évidence l'ampleur des violences genrées qui en furent l'une des spécificités. L'histoire des femmes constitua en effet l'un des grands chantiers de cette redécouverte de la Partition, et la littérature y contribua de façon non négligeable, en montrant autant qu'en dénonçant les violences comme leur banalisation. Mais le rôle de la littérature dans ce projet reste à interroger. Examinés à la lumière des travaux d'historiennes telles qu'Urvashi Butalia¹⁴, ou encore Kamla Bhasin et Ritu Menon¹⁵, les textes littéraires révèlent une position paradoxale vis-à-vis de l'histoire des femmes, longtemps assimilées dans les représentations nationalistes à la patrie en devenir, comme ce fut le cas ailleurs¹⁶ ; longtemps, de fait, réifiées et réduites à des symboles, et privées d'agentivité dans une histoire autonome. En d'autres mots, la littérature de la Partition contribue-t-elle à nourrir l'histoire des femmes, ou vise-t-elle au contraire à perpétuer le projet nationaliste, qui fait du féminin une simple allégorie nationale, qu'exacerba la crise que représente la Partition ?
- 4 À la lumière de textes littéraires écrits dans la « chaleur du fratricide¹⁷ » de 1947 à 1950, cet article vise à interroger le rôle paradoxal de la fiction dans la fabrication des grands récits de l'histoire de la Partition et la restitution d'une histoire des femmes. Je montrerai qu'une analyse précise des textes, et notamment des modes narratifs et de la fonction des personnages que seuls peuvent fournir les outils de la critique littéraire, permet de repenser la fonction de la littérature dans l'écriture de l'histoire, de même que son usage par les historien·nes du *Partition Turn*. Ainsi, je montrerai que l'analyse des stratégies narratives permet de nuancer l'apport global du texte littéraire à une lecture féministe ou subalterne de l'histoire.

Pour une histoire des femmes

- 5 Du point de vue des faits, la Partition se raconte assez brièvement en quelques éléments-clés et chiffres assez saisissants. Le 15 août 1947, au moment où l'Inde obtenait son indépendance après près d'un siècle de lutte, partagée entre l'idéal de la « grande démocratie composite » de Jawaharlal Nehru et les revendications sécessionnistes de la Ligue Musulmane, le sous-continent indien donnait naissance à un nouvel état, le Pakistan, « foyer » des musulmans d'Asie du Sud. Tracées à la hâte par l'administration coloniale, les frontières de ce nouvel état, disloqué par la ligne Radcliffe entre l'extrême ouest et l'extrême est du Sous-continent, ne furent dévoilées que le 17 août et tenaient compte de données principalement démographiques. Dans l'ensemble, les régions à majorité musulmane furent données au Pakistan, et celles à majorité hindoue ou sikhe à l'Inde¹⁸. Les états du Panjab à l'ouest et du Bengale à l'est furent divisés, et la Partition s'accompagna d'un exode massif des deux côtés de la frontière entre l'Inde et la nouvelle nation pakistanaise, donnant lieu entre communautés hindoue, musulmane et sikhe à des massacres d'une violence inouïe, perpétrés par des populations paniquées et désorientées. On parle de près d'un million de morts et de dix à douze millions de personnes déplacées, sans parler des viols, des incendies, des pillages et des dizaines de milliers de femmes kidnappées. Des deux côtés de la frontière, les métropoles de Karachi, de Delhi et de Lahore s'emplirent de réfugiés, progressivement pris en charge par l'administration centrale, qui peina à résoudre ce flot monumental. La naissance des deux nations s'effectua ainsi dans la haine, le sang et l'exil, qui ancrèrent de façon durable ce que le politologue Sunil Khilnani qualifia d'« indicible tristesse qui réside au cœur de l'idée de l'Inde¹⁹ ».
- 6 La spécificité de l'histoire des femmes durant la Partition tient tant à la violence extrême dont elles furent les victimes qu'à la portée symbolique de cette violence qui, comme l'écrit Urvashi Butalia, n'échappa à personne :

Même si [la Partition] avait amené l'indépendance, le fait que l'Inde ait permis qu'une part d'elle-même, un membre de son corps, soit abandonné à l'autre nation suscitait un profond sentiment de honte. Dans le mouvement nationaliste, l'un des symboles les plus puissants pour mobiliser les femmes et les hommes avait été l'image de l'Inde comme mère, Bhârat Mata. À présent, la Partition représentait le viol effectif de cette mère, de son corps (féminin) [...] Si la mutilation du corps du pays rappelait le viol de la nation-mère, l'enlèvement et le viol de ses femmes, leur arrachement de force du sein de leur famille, de leur communauté et de leur pays représentait un viol du corps des mères réelles – et non plus métaphoriques. Chaque femme enlevée était une mère, réelle ou virtuelle²⁰.
- 7 Hormis les viols et les mutilations, que l'on peut difficilement dénombrer mais qui inondent la littérature, les enlèvements (généralement suivis de viols et/ou de mariages et conversions forcés) furent eux aussi monnaie courante, et quant à eux relativement bien documentés. Si l'histoire des femmes comme courant historiographique visant à rendre visible le rôle des femmes dans l'histoire²¹ fait sens dans le cadre de la démarche des *Subaltern Studies*, elle resta assez marginale dans les travaux du collectif. Mais la Partition représenta un terrain favorable à l'émergence d'une réflexion sur l'invisibilisation des femmes dans l'histoire nationale, que les historiennes Ritu Menon et Kamla Bhasin, pionnières dans ce champ d'études, résumèrent ainsi : « Ce n'est pas que les femmes sont totalement absentes des histoires de la Partition ou même des archives officielles ; c'est juste qu'elles y figurent de la

même façon qu'elles ont toujours figuré dans l'histoire : en tant qu'objets d'étude, et non en tant que sujets²² ».

- 8 De fait, les travaux faisant école dans le domaine de l'histoire des femmes dans la Partition²³ et qui, ensemble, soulignent les écueils de l'historiographie coloniale, nationaliste voire subalterniste, focalisent tant sur les enlèvements massifs (chiffrés à plus de 75 000 entre l'Inde et le Pakistan, principalement au Panjab²⁴) que sur leur fonction symbolique, rendue plus évidente encore par les efforts des deux gouvernements à mettre en place, après 1947, des campagnes de récupération des femmes enlevées. En Inde, le *Abducted Persons (Recovery and Restoration) Act, 1949* voté le 28 décembre 1949, qui fournit un cadre légal à une situation complexe visant à la fois des femmes et des mineures de moins de 16 ans des deux sexes (éventuellement réinstallées depuis au maximum deux ans, ayant éventuellement fondé une famille, éventuellement converties, etc.), fut accompagné d'une mobilisation massive de travailleuses et travailleurs sociaux. Ceux-ci entreprirent tant de retrouver la trace d'éventuelles femmes enlevées, souvent depuis plusieurs mois, que de favoriser leur accueil et leur réhabilitation dans leur famille et communauté d'origine. Ces réhabilitations posèrent d'évidents problèmes de pureté à la fois familiale, communautaire et même nationale ; plus encore que les enlèvements eux-mêmes, elles mirent en évidence la fonction symbolique des femmes et les enjeux liés à la préservation de leur corps dans l'imaginaire communautaire et national, amplement nourris des mythologies qui regorgent de situations similaires²⁵. Ainsi, comme le soulignent Menon et Bhasin, ces campagnes posèrent la question délicate de l'appropriation nationale symbolique du corps et de l'agentivité féminine, puisqu'elles oblitèrent, du moins minimisèrent, le choix individuel des femmes qui furent, d'une certaine façon, deux fois kidnappées²⁶.
- 9 Ces enjeux, qui entremêlent violence, sexualité et pureté, rendirent plus complexe encore l'émergence de cette histoire spécifique qui, en dépit de certains travaux majeurs, demeure un champ marginal de la « redécouverte » récente de la Partition. Il est vrai que la question des sources fut là aussi problématique : la loi de 1949 et les textes qui l'accompagnèrent (rapports préliminaires d'enquête sur disparition de femmes et d'enfants entre 1947 et 1949 ; texte de loi et minutes des débats sur la récupération des personnes enlevées ; comptes rendus des travailleuses et travailleurs sociaux qui participèrent aux campagnes de récupération des femmes kidnappées) fournirent aux historien·nes un matériel conséquent, mais il est évident que les témoignages oraux souffraient, comme l'explique Urvashi Butalia, non seulement des « apories de la mémoire » mais également d'un indicible lié à la question des violences genrées et de la pureté communautaire. En d'autres mots, si l'histoire orale est venue combler les béances de l'histoire des femmes dans la Partition, elle n'en demeure pas moins une histoire parcellaire, du fait même de la nature des questions qu'elle soulève.
- 10 La littérature avait par ailleurs largement devancé l'élaboration de cette histoire des femmes : non seulement les violences genrées et les enlèvements y sont légion, mais l'épineuse question du sort des femmes « retrouvées » y est également soulevée. Ainsi, la nouvelle *Khudā kī qasam* (« Je le jure sur Dieu », 1948), du « maître » du genre Saadat Hasan Manto, met en scène la disparition d'une jeune musulmane finalement partie rejoindre son amant sikh. Elle démontre là l'absurde et l'arbitraire des mesures mises en place lors des campagnes de récupération :

Ce n'était pas une tâche simple. Les difficultés étaient énormes. Les kidnappeurs n'étaient pas faciles à tracer. Pour éviter d'être découverts, ils avaient mis au point diverses façons de semer ceux qui les cherchaient. Ils ne cessaient de bouger d'une localité à une autre, d'une ville à l'autre. On pouvait suivre une piste puis se retrouver totalement le nez dans l'eau. [...] Les femmes enlevées étaient transportées d'un côté à l'autre, et *vice-versa*. Pourquoi étaient-elles décrites comme des femmes enlevées ? J'ai toujours pensé que quand une femme s'enfuit de chez elle avec son amant – ce que la police définit toujours comme un 'enlèvement', c'est là l'acte le plus romantique au monde. Mais ces femmes avaient été emmenées contre leur gré et violées. C'était une période étrange et illogique. J'ai fermé toutes les portes et les fenêtres de mon esprit. Il était difficile de garder les idées claires²⁷.

- 11 Cet extrait est par ailleurs significatif à plusieurs égards : s'il laisse entendre la position de la littérature dès les lendemains de la Partition, du moins chez certains auteurs qui, comme Manto, assumèrent explicitement une position critique vis-à-vis des politiques de la Partition, il montre également la façon dont cette littérature s'est focalisée sur les femmes, et les violences dont elles furent les victimes, sans pour autant leur accorder la parole. Elle raconte leur histoire sociale désincarnée en se réappropriant, dans le cadre littéraire, les archétypes de la nation meurtrie sous la forme de ce que Philippe Hamon qualifie de « personnages-référentiels » (1977), dont la fonction dans la fable se résume à faire écho aux récits édifiants de l'Indépendance.

Personnages-référentiels : la viande froide

- 12 De fait, à partir des catégories de la poétique aristotélicienne, l'analyse structurale du récit littéraire distingue deux aspects fondamentaux dans la construction du roman : la *mimesis* et la *diegesis*, autrement dit la représentation (ce que l'on raconte) et la narration (qui le raconte)²⁸. L'articulation du champ littéraire et de l'histoire sociale fait prévaloir dans ces catégories celles des personnages et des voix, puisque le roman vise à tisser l'histoire des hommes, des femmes et des enfants que les histoires nationales peuvent oblitérer. La question de la narration et du type de narration (récit à la première ou à la troisième personne) est donc fondamentale, et rejoint là les « préoccupations » postcoloniales liées à la représentation des subalternes, que Gayatri Spivak résumait en ces simples termes : « qui parle ? et qui parle pour qui²⁹ ? ». À défaut de narrateur intradiégétique « parlant pour lui-même³⁰ », la configuration actancielle (les personnages) et la redistribution éventuelle de la narration et du discours sont à examiner : les éléments du récit lui-même constituent un prisme historique, plus ou moins soutenu selon le degré de présence du narrateur, et les personnages sont soigneusement sélectionnés pour porter, incarner ou contrer la voix du narrateur.
- 13 Dans le cadre de la reconstitution d'une histoire des femmes, on constate d'emblée la récurrence voire l'omniprésence de personnages féminins dans les romans et nouvelles de la Partition, personnages très souvent violentés, blessés ou menacés. Un examen plus approfondi révèle pourtant un déséquilibre entre cette omniprésence et l'absence presque totale de discours chez ces personnages. Parmi plusieurs dizaines de textes de fiction examinés³¹, les deux nouvelles *Badla* (« Revanche », 1947) du romancier hindi Agryeya (1911-1987), et *Khol do* (« Ouvre donc ! », 1948) du nouvelliste ourdou Saadat Hasan Manto sont à cet égard éclairantes.
- 14 Dans les premières lignes, la nouvelle *Badla* semblent pourtant privilégier le point de vue féminin sur les violences de la Partition :

Suraiya poussa précipitamment les bagages dans le compartiment obscur, déposa par la fenêtre son petit Abid sur le siège, fit monter sa fille Zubaida et pénétra à son tour à l'intérieur, avant de pousser un long soupir en même temps que le train partait. Elle avait à peine remercié le Bienfaiteur qu'elle vit que les deux formes enroulées dans une couverture assises de l'autre côté du compartiment n'étaient pas des musulmans comme elle... mais des sikhs ! Dans la lueur des lampes de la gare qui éclairaient par intermittence l'intérieur du train en marche, il lui sembla voir quelque chose d'inhumain dans le regard fixe de ces sikhs. C'était comme si leur regard, posé sur elle, ne s'arrêtait pas à son corps mais la perçait de part en part ; il contenait une si grande hostilité que n'importe qui se serait blessé à son contact ! Bien qu'il n'y eût pas assez de lumière pour cela, Suraiya crut pourtant voir que leurs yeux étaient injectés de sang et... et... Elle en frissonna de peur³².

- 15 L'action de cette courte nouvelle se situe dans le compartiment d'un train en route pour la ville musulmane d'Aligarh, et probablement en provenance du Panjab agité par les affrontements intercommunautaires. Monte une femme musulmane qui découvre dans un coin sombre du compartiment un sikh accompagné de son fils. Elle hésite à quitter le compartiment mais le train est déjà en marche et l'on ne peut pas passer d'un compartiment à l'autre. Le sikh lui demande si elle est seule, ce à quoi elle répond que son frère est à côté ; un mensonge, que devine le sikh. Il lui annonce alors qu'il l'accompagnera jusqu'à Aligarh, ce qui inquiète mais intrigue la femme. Elle commence en effet à éprouver de la compassion pour cet homme, ce vagabond complètement démuné qui risquera sa vie dans la ville musulmane.
- 16 À la gare suivante, entrent deux hindous qui regardent la musulmane d'un mauvais œil, puis cherchent à entamer la conversation avec le sikh. Apprenant d'où il vient, l'un des hindous comprend que sa famille a été massacrée et qu'il est dépossédé de ses terres : « Alors, vous êtes un réfugié ? », lui demande l'hindou, qui se met alors à raconter les histoires que l'on entend à Delhi et qui évoque les massacres perpétrés par les musulmans. Le sikh l'interrompt, déclarant qu'il « a vécu tout cela, qu'il n'a pas besoin de l'entendre », et que ces paroles sont blessantes vis-à-vis de la femme musulmane. Aux questions insistantes de l'hindou, il finit par éclater : ce qu'il cherche n'est pas la vengeance mais la rédemption, dit-il, et c'est pourquoi il a choisi d'habiter ce coin de compartiment d'où il protégera les voyageurs, quitte à être tué lui-même par un hindou ou par un musulman.
- 17 Le résumé même de cette nouvelle met immédiatement en évidence l'appropriation par les discours masculins de la voix (et, partant, de la subjectivité) féminines. Les monologues intérieurs de Suraiya la musulmane, caractérisés par une série d'émotions spontanées (peur ; compassion ; admiration), laissent rapidement place au dialogue entre l'hindou et le sikh³³, définis par des caractéristiques idéologiques : le communautarisme de l'hindou, qui raconte les infamies commises par les musulmans ; l'humanisme rationnel du sikh, qui condamne les ségrégations communautaires. Les questions de voix comme d'idéologie sont de fait ici essentielles puisqu'elles constituent toutes deux l'essence du personnage en tant que *sujet*. *A contrario*, la voix comme l'opinion de Suraiya sont non pas inexistantes, mais rendues inexistantes par les voix masculines.
- 18 L'absence de présence narrative dans la nouvelle qui, d'une certaine façon, « laisse la place » au discours des personnages, pourrait suggérer que l'espace narratif, caractérisé par une unité de temps comme de lieu (le compartiment), soit celui de la confrontation des idéologies, à la façon de la « place publique » de Mikhail Bakhtine³⁴. Il est évident que le lecteur établit avec le sikh un pacte d'adhésion implicite, tant le

personnage est sympathique et porteur de valeurs positives. Il est de plus tout aussi évident que ce personnage endosse la fonction de l'auteur/narrateur implicite (son « second moi³⁵ ») dont il véhicule l'idéologie, quand l'Hindou s'inscrit dans la catégorie des « personnages-embrayeurs » identifiés par Philippe Hamon³⁶, dont la fonction est de stimuler le discours de son interlocuteur, rappelant par là les valeurs essentielles à l'écriture de l'histoire de la Partition (dénonciation de la violence intercommunautaire et humanisme, notamment). Quant à Suraiya, privée de parole et assimilée aux femmes violentées de Delhi, elle correspond à la catégorie des « personnages référentiels » qui, selon Hamon,

[...] renvoient à un sens plein et fixe, immobilisé par une culture, à des rôles, des programmes, et des emplois stéréotypés [...]. Intégrés à un énoncé, ils serviront essentiellement d'« ancrage » référentiel en renvoyant au grand Texte de l'idéologie, des clichés, ou de la culture³⁷.

- 19 L'appropriation progressive de la voix et du discours de Suraiya par les deux hommes, qui font des violences genrées la trame de leur conversation puis un argument idéologique pour chacun d'eux (« ils déshabillent les femmes », raconte l'hindou pour conspuer les musulmans ; « Le déshonneur d'une femme est le déshonneur d'une femme, peu importe qu'elle soit hindoue ou musulmane », lui répond le sikh), témoigne de l'instrumentalisation des femmes et des violences genrées, faites allégories de la nation meurtrie. Le discours féminin est dès lors secondaire voire éliminé ; « la Femme » comme motif sert à dénoncer les violences comme *topos* de la Partition et du viol métaphorique de la patrie.
- 20 Les nouvelles de Saadat Hasan Manto, de *Thanda gosht* (« Viande froide », 1947), qui raconte le viol abject d'un cadavre par un sikh ensuite pris de remords, à l'incontournable *Khol do* (« Ouvre donc ! », 1948), regorgent de personnages féminins cadavérisés ou semi-cadavérisés, leur occupation de l'espace du récit laissant ainsi entendre les enjeux symboliques majeurs qui s'agrègent aux violences genrées. *Khol do* raconte l'histoire sordide d'un enlèvement : Sakina, activement recherchée par son père, est retrouvée au terme d'une deuxième disparition, qui reste énigmatique dans la nouvelle. Le lecteur devine dans les ellipses de l'histoire le récit de viols multiples, perpétrés tant par les bourreaux que par les sauveurs. La jeune fille sans vie, retrouvée dans un fossé, est finalement emmenée dans une pièce où son père la reconnaît. Le médecin qui l'examine demande à ce qu'on ouvre la fenêtre, utilisant une expression qui peut aussi bien signifier « Déshabille-toi » (« *khol do* », « ouvre », qu'« enlève ». À ces mots, le corps sans vie s'anime et défait faiblement la ceinture de son pantalon, qu'elle s'apprête à baisser. Le père est ravi ; le médecin quant à lui « transpire à grosses gouttes ». L'assimilation du féminin à un « corps violé » est ici frappante, et assez caractéristique de l'écriture de Manto, qui visait à décrire et dénoncer non seulement l'absurdité de la violence qui fut le fait de tous, mais aussi sa banalisation. Le personnage, clairement référentiel, stéréotypé et dépourvu de discours comme de parole, ne constitue là qu'un trope archétypal du récit de la Partition.

Fonction du sacrifice

- 21 Selon la terminologie de Philippe Hamon, les axes pertinents à retenir de ces personnages sont les suivants : leur sexe, leur âge (celui des jeunes filles), leur absence de discours, leur passivité, le viol ou les violences dont elles ont été victimes. Notons qu'il s'agit là de caractéristiques « pauvres » d'un point de vue qualitatif, visant

paradoxalement à donner le moins de réalité possible à ces personnages référentiels. En revanche, ces qualités sont riches d'un point de vue quantitatif puisque nombre d'éléments textuels viennent nourrir la représentation de la victime (des « qualifications réitérées », selon les termes de Hamon), représentation qui devient sa seule et unique fonction. Si ces caractéristiques définissent nombre de personnages féminins dans les romans et nouvelles de la Partition, le sacrifice constitue également un axe pertinent, qui peut néanmoins sembler contredire la passivité des victimes puisqu'il se caractérise par une décision puis une action autonomes.

- 22 Ainsi, dans la nouvelle *Mozel* (1950), le personnage éponyme, jeune juive émancipée dans le Bombay de 1947, est à la fois assez atypique et représentatif des filles légères dont regorgent les nouvelles de Manto³⁸. L'intrigue est la suivante : pour aider son voisin et ancien amant sikh à sauver sa fiancée des griffes de fanatiques musulmans, Mozel traverse la ville à feu et à sang, bravant grâce à sa malice et à ses charmes toutes les épreuves qu'elle rencontre. Trilochan, son ami sikh, est terrorisé, mais elle le pousse à le suivre et ils parviennent à récupérer la jeune fille. Dénudée, Mozel attire les assaillants de son côté mais tombe dans les escaliers et se brise le cou. Dans son dernier souffle, elle parvient encore à tromper les musulmans puis à rejeter le turban du sikh pour couvrir son corps nu :

Mozel poussa un soupir de soulagement. Mais cela fit jaillir un flot de sang de sa bouche.

Oh ! *damn it* !, jura-t-elle, et elle s'essuya la bouche avec le fin duvet de son poignet, puis se tournant vers Trilochan, elle ajouta : « *All right, darling, Bye bye !* »

Trilochan voulut dire quelque chose, mais les mots restèrent coincés dans sa gorge.

Mozel enleva de son corps le turban de Trilochan : « Emporte-moi ça... emporte ta religion ». Et son bras retomba sans vie sur sa forte poitrine³⁹.

- 23 Ce qui frappe dans cette nouvelle, élaborée sur le mode de l'humour noir, assez typique de l'écriture de Manto, c'est l'articulation entre sacrifice, émancipation sexuelle et identité non-communautaire, articulation sur laquelle se construit le personnage. De fait, Mozel appartient à une communauté très minoritaire en Inde (la communauté juive), qui n'est pas concernée par les enjeux de la Partition. Si elle ne revendique en rien sa spécificité, elle condamne plutôt le communautarisme aux sources des tensions de 1947, ce qu'elle formule tant dans son discours que dans la pratique d'une sexualité transcommunautaire, non asservie aux enjeux de pureté aux sources de la stabilité des communautés, ou dans le sacrifice de sa vie pour sauver une jeune fille d'une autre communauté. Si Manto valorise avec des personnages comme Mozel les marginalités et les récits alternatifs de l'histoire (une histoire de la Partition par les juifs, dans une ville « excentrée » des violences comme Bombay), la nouvelle montre pourtant le destin tragique de ces marginalités et de ces discours, voués au sacrifice et incarnés dans le corps dénudé de Mozel, dont la mort permet la préservation de la communauté. Sur le mode critique ou non, l'articulation entre sacrifice et liberté sexuelle est d'ailleurs un motif récurrent de la littérature de la Partition⁴⁰. Il contredit certes la passivité de nombre de personnages féminins mais produit finalement un discours similaire : la femme impure, impropre à porter les valeurs de la famille, de la communauté et de la nation, ne pourra dans l'histoire porter l'étendard de la patrie qu'à travers la mort comme rédemption individuelle et mode de salut collectif. Le sacrifice a donc une double fonction : d'une part, il débarrasse la communauté d'un élément impur ; d'autre part, il en assure la continuité en assurant son salut.

- 24 L'imagerie du sacrifice féminin, très populaire dans les mythologies d'Asie du Sud⁴¹, fait dans le contexte de la Partition écho aux témoignages spectaculaires de suicides collectifs de femmes ou à leurs assassinats par leur frère, père ou mari, dans le but de les protéger des violences perpétrées par les autres communautés lors des pogroms dont les villages du Panjab furent témoins. Ainsi, le suicide collectif de 93 femmes sikhes à Thoha Khalsa, village que le nouveau Premier Ministre Jawaharlal Nehru visita comme site martyr de la Partition, démontre que la communauté prolonge le corps de ses femmes et que leur sacrifice est nécessaire à sa survie. Voici le témoignage que Bir Bahadur Singh livre à Urvashi Butalia :

Vingt-six jeunes filles avaient été mises à part dans le haveli de Gulab Singh. Mon père, Sant Raja Singh, quand il a amené sa fille dans la cour pour la tuer, tout d'abord il a prié, il a fait son *arda*, disant : Nous n'avons pas permis que la religion soit entachée, et pour la sauver nous allons sacrifier nos filles, fais-en des martyres. Par pitié, pardonne-nous [...] Une fois au puits, Mata Lajjawanti, que l'on appelait aussi Sardani Gulab Kaur, a dit deux mots, elle a sauté dans le puits et environ quatre-vingt femmes l'ont suivie... Elles ont sauté elles aussi. Le puits s'est complètement rempli ; une femme nommée Basant Kaur, six enfants nés de son ventre sont morts dans ce puits, mais elle a survécu. Elle a sauté quatre fois, mais le puits était trop plein... Elle sautait, elle ressortait, et elle sautait de nouveau... Elle regardait ses enfants, elle se regardait... À ce jour, elle est encore en vie⁴².

- 25 Gyanendra Pandey rappelle que ce récit, « réanimé » par Urvashi Butalia plusieurs décennies après les événements, a pourtant été largement diffusé dès 1948 dans la presse indienne et a pénétré les imaginaires comme « non pas le récit d'un témoin [witnessing], mais le témoignage [testimony] de la grandeur de quelque chose de plus vaste : la tradition indienne et le féminin indien, dont les victimes (femmes, enfants et hommes) étaient désormais exclues⁴³ ». Pandey souligne ainsi la sanctification de l'événement pourtant tragique, motivée par le sacrifice des femmes devenues héroïnes de la communauté sikhe.

- 26 En amont, les discours nationalistes en Asie du Sud tissent assez naturellement un lien étroit entre femmes et sacrifice. On le sait, Gandhi conférait un rôle essentiel aux femmes dans le combat nationaliste : « Le salut économique et moral de l'Inde repose principalement sur vous », écrivait-il dans les colonnes du quotidien *Young India*⁴⁴, femmes qu'il percevait « comme une force potentielle dans la lutte pour construire un nouvel ordre social⁴⁵ ». Cependant, c'est par une relecture de figures mythiques hindoues du féminin telles que Sita et Draupadi, incarnations de la force mais aussi du sacrifice, que Gandhi en appelle au courage des femmes :

Il est significatif que Gandhi ait rejeté à différentes reprises le symbole de la Rani de Jhansi, plus pertinent du point de vue du contexte, en faveur d'une combinaison Sita-Draupadi, qui mobilise principalement non pas la force individuelle des femmes, mais leur courage moral et spirituel. Son choix d'une certaine forme de courage féminin plutôt que d'autres formes de force et d'héroïsme témoigne de sa vision des femmes, qui selon lui sont les meilleurs exemples d'une certaine force morale dans la société. Cette vision mettait l'accent sur la supériorité de la souffrance et de l'abnégation des femmes, plutôt que sur l'affirmation agressive et l'intervention énergique, pour protéger leurs intérêts et gagner le pouvoir politique⁴⁶.

- 27 Le choix de ces références est tout à fait significatif des visées du nationalisme vis-à-vis des femmes qui, d'après Gandhi, se devaient d'opérer par le *satyagraha*, le sacrifice de soi, au sein même du foyer, à l'image des héroïnes mythologiques que sont Sita et Draupadi, épouses dévouées voire sacrificielles. Gandhi insistait ainsi sur le devoir de

« passivité » des femmes ; passivité qui, comme la patience, est une qualité féminine essentielle selon Gandhi et fait écho à sa propre pratique de la non-violence et de la résistance passive. Gandhi, on le sait, croyait en la puissance des symboles qu'il utilisait pour mobiliser le peuple : le rouet, le *khadi* (tissu de jute traditionnel). De même, les femmes ont pour lui la fonction d'incarner la préservation du foyer par le sacrifice de leur agentivité comme de leur vie⁴⁷.

- 28 Selon la classification d'Hamon, le type de personnage que figure Mozel comme d'autres femmes « sacrificielles » s'apparente également à la catégorie des personnages référentiels : icône de l'idéal intercommunautaire, Mozel est par-là privée de discours autonome, même si elle dispose d'une capacité d'action et de choix, qui plus est subversifs ; de plus, le sacrifice qui est sa fonction première la voue au silence autant qu'il assure la perpétuation de la communauté. Les axes pertinents qui constituent le personnage sont d'un point de vue qualitatif bien plus riches que ceux des personnages « victimes » : de Mozel on connaît la communauté, l'habitat, le passé, certains éléments de description, etc., puisqu'elle est le personnage principal d'une nouvelle qui porte son nom. Ces éléments d'information échouent néanmoins à consolider l'effet de réel tant le personnage constitue un fantasme assez peu crédible dans le contexte du Bombay des années 1947.

Conclusion

- 29 Pour Veena Das, les violences genrées de la Partition n'ont fait que révéler le « sombre projet du nationalisme », élaboré depuis ses premières formulations au milieu du XIX^e siècle, « qui fit du corps des femmes la surface sur laquelle s'écrit l'histoire de la nation⁴⁸ ». Les viols, les enlèvements et les mutilations dont les femmes furent victimes poursuivirent de façon effroyablement cohérente le projet nationaliste visant à inscrire dans une imagerie et une rhétorique genrées l'idée de la nation en devenir et de la patrie à défendre. Pire encore, ce projet minimisa la réalité des violences en les inscrivant dans le domaine du symbolique, et permis de justifier les viols et les enlèvements comme de justes rétributions de patriotes dépossédés de leur territoire. Menon et Bhasin soulignent d'ailleurs qu'en dépit du recensement minutieux des femmes kidnappées, entrepris dans le cadre de la loi de 1949, nul homme ne fut condamné. Dans ses mémoires, la travailleuse sociale Anis Kidwai raconte le cas d'une adolescente musulmane sauvée de la demeure d'un notable hindou où elle était retenue prisonnière ; en dépit du témoignage et du flagrant délit, l'homme ne fut pas inquiété⁴⁹. De même, dans la fiction, nul procès ou arrestation, bien que les violences y soient centrales ; ces violences ont, comme les personnages, une portée et une fonction largement symboliques visant à raconter l'histoire de nations meurtries.
- 30 À cet égard, la littérature constitue globalement un relais assez peu riche pour raconter l'histoire des femmes, pourtant au cœur de nombre d'intrigues. La dimension allégorique voire stéréotypée et, dès lors, banalisée des situations de violence comme des personnages, de même que leur absence de discours autonome, ne permettent pas de dérouler une histoire des femmes comme sujets historiques. Néanmoins, les textes littéraires constituent des sources très instructives sur l'appropriation symbolique du féminin durant la Partition et la pétrification d'un imaginaire genré de la nation. La profusion dans ces textes de personnages féminins, pourtant absents des histoires nationales jusqu'aux années 1990, est en soi un élément qui mérite que l'on s'y

intéresse. De plus, une analyse de la structure narrative met en évidence la fonction de ces personnages dans les récits, où leur présence n'atteste pas de leur capacité à raconter leur propre histoire, au contraire. Si les modes de représentation sont instructifs (identification référentielle pauvre des personnages de « victimes » ; caractéristiques récurrentes chez les personnages sacrificiels, sexuellement émancipés et transcommunautaires), la question de la voix demeure centrale dans le cadre d'une enquête sur l'histoire des violences genrées, que ce soit celle du narrateur (implicite ou non) ou des personnages. Certains textes, où les voix féminines se déploient sur le mode de l'émotion (les mémoires de la travailleuse sociale Anis Kidwai) ou par le truchement de métaphores morbides (le roman *Pinjar*, paru en 1950, de la poétesse et romancière panjabi Amrita Pritam), méritent à ce titre plus ample attention⁵⁰.

NOTES

1. Vazira Fazila-Yacoobali Zamindar, *The Long Partition and the Making of Modern South Asia : Refugees, Boundaries, Histories*, New York, Columbia University Press, 2007.
2. Conformément au titre éponyme de l'ouvrage d'Urvashi Butalia (dir.), *Partition. The Long Shadow*, New Delhi, Zubaan, 2015.
3. Plus précisément neuf historiens (Ranajit Guha, Dipesh Chakrabarty, Gyanendra Pandey, Gyan Prakash, David Arnold, Shahid Amin, Gautam Bhadra, Sumit Sarkar et David Hardiman) et un politologue (Partha Chatterjee).
4. Gyanendra Pandey, *Remembering Partition: Violence, Nationalism and History in India*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 4.
5. Notamment des FIR (*First Information report*: document de dépôt de plainte), qui représentent des sources relativement fiables des violences : voir Pandey, *Remembering Partition*, op. cit., p. 74-84.
6. Pandey, *Remembering Partition*, op. cit., p. 74.
7. Ian Talbot (dir.), *Epicentre of Violence. Partition Voices and Memories from Amritsar*, Delhi, Permanent Black, 2006 ; Urvashi Butalia, *The Other Side of Silence : Voices from the Partition of India*, New Delhi, Penguin, 1998 ; Alok Bhalla, *Partition Dialogues*, New Delhi, Oxford University Press, 2006.
8. Voir notamment les travaux effectués par Veena Das à partir de 50 entretiens avec des femmes victimes de violence durant la Partition : Veena Das, « Témoignages de femmes sur la violence durant la Grande Partition », in *Revue Européenne des migrations internationales*, vol. 7, n° 1, 1991, p. 31-44.
9. Qu'Anna Bernard, avec beaucoup de justesse, définit comme « des textes qui représentent soit les événements de la partition territoriale, soit leurs conséquences » : Anna Bernard, « Forms of Memory : Partition as Literary Paradigm », *Alif : Journal of Comparative Poetics*, 30, p. 9-33.
10. Alok Bhalla (dir.), *Stories about the Partition of India* (3 volumes), New Delhi, Indus, 1994 ; Saros Cowasjee et K.S. Duggal (dir.), *Orphans of the Storm : Stories on the Partition of India*, New Delhi, UBSPD, 1995 ; Mushirul Hasan (dir.), *India Partitioned : The Other Face of Freedom* (2 volumes), New Delhi, Roli Books, 1995.
11. Muhammad Umar Memon (dir.), *An Epic Unwritten. The Penguin Book of Partition Stories*, New Delhi, Penguin, 1998 ; Bashabi Fraser (dir.), *Bengal Partition Stories : an Unclosed Chapter*, London,

Anthem Press, 2005 ; Tarun Saint, *Translating Partition : Essays, Stories, Criticism*, New Delhi, Katha, 2001.

12. Bhalla (dir.), *Stories about the Partition of India*, op. cit., p. xxv.

13. Hasan, *India Partitioned*, op. cit., p. 9.

14. Butalia, *The Other Side of Silence*, op. cit.

15. Ritu Menon et Kamla Bhasin, *Borders and Boundaries : Women in India's Partition*, New Delhi, Kali for Women, 1998.

16. En témoignent les articles composant ce dossier.

17. Selon l'expression employée par le critique Jason Francisco, « In the Heat of Fratricide : The Literature of India's Partition Burning Freshly », in Mushirul Hasan (dir.), *Inventing Boundaries : Gender, Politics and the Partition of India*, New Delhi, Oxford University Press, 2000, p. 371-393.

18. Dans l'ensemble, car l'attribution de certains districts contredit cette logique démographique : le district des Chittagong Hill Tracts, situé à l'extrême est du Bengale, revint au Pakistan bien que majoritairement bouddhiste. Ce type de cas, pourtant marginaux, souleva de nombreux débats. Voir notamment Joya Chatterji, « The Fashioning of a Frontier : The Radcliff Line and Bengal's Border Landscape, 1947-52 », *Modern Asian Studies*, 33.1, 1999, p. 185-242.

19. Sunil Khilnani, *L'Idée de l'Inde*, Paris, Fayard, 2005, p. 288.

20. Butalia, *The Other Side of Silence*, op. cit., p. 150.

21. Voir notamment, en France et pour l'Occident, les travaux pionniers de Georges Duby et Michelle Perrot, *Femmes et histoire*, Paris, Plon, 1993, et de Françoise Thébaud, *Écrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS Éditions, 2007.

22. Bhasin et Menon, *Borders...*, op. cit., p. 11.

23. Notamment, et surtout : Butalia, *The Other Side of Silence*, op. cit. ; Menon et Bhasin, *Borders...*, op. cit.

24. Plus précisément : entre 75 000 et 100 000. Pour des estimations plus précises, année par année, voir Annexes, in Bhasin et Menon, *Borders...*, op. cit.

25. « Si la Partition était une part de soi-même ravie par l'autre, un viol métaphorique du corps de la terre mère, le sauvetage des femmes était son contraire : il s'agissait de regagner le corps 'pur' (pureté sans cesse soulignée) de la femme, ce corps essentiel, voire crucial pour l'autolégitimation de l'Etat et de la communauté ». Butalia, *The Other Side of Silence*, op. cit., p. 151.

26. Ainsi, écrivent-elles : « Our purpose here is to look beyond these at the many discordant notes that were struck in the process of recovery ; at the conflicting claims that were made and voices that were raised ; at the silence that was almost unfailingly imposed on the women after the event, and at what all these tell us about the particular vulnerability of women in times of communal violence » : Bhasin et Menon, *Borders*, op. cit., p. 90-91.

27. À partir de la traduction anglaise de Khalid Hasan, in Saadat Hasan Manto, *Kingdom's End. Selected Stories of Saadat Hasan Manto*, London, Verso, 1987, p. 125-126.

28. Voir notamment Gérard Genette, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

29. Voir Gayatri C. Spivak, *Les Subalternes peuvent-elles parler ?*, traduit de l'anglais par Jérôme Vidal, Paris, Amsterdam, [1988] 2009.

30. Autrement dit, d'un narrateur étant un personnage de l'histoire. Voir Gérard Genette, *Figures III*, op. cit.

31. Issus, pour la plupart, des trois volumineuses anthologies mentionnées plus haut (Alok Bhalla, *Stories about the Partition of India* ; Saros Cowasjee et K. S. Duggal, *Orphans of the Storm* ; Mushirul Hasan, *India Partitioned : The Other Face of Freedom*), qui constituent un corpus assez représentatif de la littérature de la Partition, tant du point de vue thématique que de celui de la langue.

32. Trad. Nicola Pozza, in Anne Castaing (dir.), *Raconter la Partition de l'Inde*, Bruxelles, Peter Lang, 2019, p. 283.

33. Réfléchissant à cela tout en regardant la poignée de secours qui se balançait au bout de sa chaîne, [Suraiya] finit par s'asseoir, indécise... Elle aviserait au prochain arrêt... Pour un arrêt, il n'y avait rien à craindre – en tout cas, il n'y avait pas encore eu d'incident sur ce tronçon... « Jusqu'où allez-vous ? », in Anne Castaing (dir.), *Raconter la Partition*, op. cit., p. 284.
34. Explicitant le concept d'« écriture carnavalesque », le critique Mikhail Bakhtine définit le carnaval comme un « spectacle synchrétique », un dialogue festif et ouvert où divergent les formes et les discours dans l'espace littéraire, et la « place publique » comme son espace de prédilection : « C'est la place publique et les rues adjacentes qui lui [le carnaval] servaient d'arène principale. [...] Son lieu central ne pouvait être que la place, car il était, par sa conception, populaire et universel ; tous devaient prendre part au contact familial. La place était le symbole de la chose publique ». Voir Mikhail Bakhtine, *La Poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, [1929] 1970.
35. Voir Wayne C. Booth, « Distance et point de vue », in Gérard Genette et Tzvetan Todorov (dir.), *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, p. 85-113.
36. Philippe Hamon, « Pour un statut sémiologique du personnage », in Gérard Genette et Tzvetan Todorov (dir.), *Poétique du récit*, Paris, Seuil, 1977, p. 122.
37. *Ibid.*
38. Prostituées ou libertines, figures sexuellement et moralement marginales, qui permettent à l'« enfant terrible » de la littérature ourdou d'explorer les marges sociales, mais également de contredire les histoires nationalistes et élitistes de l'Asie du Sud. Voir notamment l'excellent article d'Aamir Mufti, « A Greater Story-writer than God : Genre, Gender and Minority in Late Colonial India », *Subaltern Studies*, n° 11, 2000, p. 1-36.
39. Saadat Hasan Manto, *Toba Tek Singh et autres nouvelles*, traduit de l'ourdou par Alain Désoulières, Paris, Buchet Chastel, 2008, p. 109.
40. Voir aussi les personnages de Mumtaz Shanti la prostituée et de Phallo aux multiples conquêtes dans le roman hindi *Guzra hua zamana* (« Le temps passé », 1981) de Krishna Baldev Vaid.
41. Voir Veena Das et Ashis Nandy, « Violence, Victimhood, and the Language of Silence », *Contributions to Indian Sociology*, vol. 19, n° 1, 1985, p. 177-195.
42. Butalia, *The Other Side of Silence*, op. cit., p. 166-168.
43. Pandey, *Remembering Partition*, op. cit., p. 88.
44. Cité par Madhu Kiswar, « Gandhi on Women », *The Economic and Political Weekly*, vol. XX, n° 41, 12 octobre 1985, p. 1695.
45. *Ibid.*, p. 1691.
46. *Ibid.*, p. 1692.
47. Les positions de Gandhi vis-à-vis des femmes ont été largement débattues par des historiennes féministes comme Veena Mazumdar (1976), qui montre que Gandhi a contribué à extraire les femmes du foyer en valorisant leur participation au mouvement nationaliste. Plus récemment, Sujata Patel contredit les analyses de Kiswar ou Mazumdar en montrant que l'analyse de la pensée gandhienne, largement mobilisée depuis les années 1980, ne peut se faire sans tenir compte des conditions historiques (le mouvement nationaliste et antibritannique), sociales (classe moyenne éduquée), de caste (haute caste), régionales et de langue de ces discours, et de sa fonction, celle de la mobilisation anticoloniale. Voir Veena Mazumdar, « The social Reform Movement in India : From Ranade to Nehru », in B. R. Nanda (dir.), *The Indian Women : From Purdah to Modernity*, New Delhi, Radiant Publishers, 1976, et Sujata Patel, « Construction and Reconstruction of Woman in Gandhi », *Economic and Political Weekly*, 20 février 1988, p. 377-387.
48. Veena Das, « Language and Body : Transactions in the Construction of Pain », *Daedalus*, « Social Suffering », vol. 125, n° 1, 1996, p. 75.
49. Anis Kidwai, *In Freedom's Shade*, traduit de l'ourdou par Ayesha Kidwai, Delhi, Penguin, [1974] 2011.

50. Voir notamment Anne Castaing, « Lost Home and Poetics of Pain : Writing the memory of Partition », in Anne Murphy and Churnjeet Mahn (dir.), *Partition and the Practice of Memory*, New York, Palgrave MacMillan, 2017.

RÉSUMÉS

Longtemps dans l'ombre d'une Histoire inféodée à la glorification nationale, la Partition de l'Inde (1947) connaît depuis une trentaine d'année un regain d'intérêt, qui vise à faire « toute la lumière » sur cette tragédie populaire et ses histoires subalternes. Bien que tardive, l'histoire des femmes fut l'un des chantiers de ce projet, et l'historiographie des *Subaltern Studies* permit de mettre en lumière le rôle des femmes, mais aussi les stratégies d'invisibilisation comme d'instrumentalisation dont elles firent l'objet. En atteste la prolifération de publications d'historien.ne.s qui mobilisèrent nombre de sources alternatives : témoignages, récits de vie mais aussi littérature ou cinéma, aptes à faire entendre les voix tues de la Partition. Mais au-delà de la lecture historienne de la fiction, une lecture littéraire peut montrer certaines ambiguïtés dans les stratégies visant à donner voix aux personnages subalternes, et notamment aux femmes : la littérature permet-elle vraiment de dérouler une histoire des femmes ? Quel recours apporta-t-elle aux initiatives féministes, quel prisme historique en émerge ? À la lumière de textes littéraires écrits aux lendemains de la Partition, cet article vise à interroger le rôle paradoxal du texte littéraire dans la fabrication des grands récits de l'histoire de la Partition et dans la restitution d'une histoire des femmes.

After many years subjected to a vision of history dedicated to the glorification of the nation, the Partition of India (1947) has attracted renewed interest in the last thirty years or so, aiming to shed as much light as possible on this popular tragedy and its subaltern histories. The history of women has been one part of this movement, even if belatedly so, and the historiography of “Subaltern Studies” has shed light on role of women, as well as the strategies of invisibilization and instrumentalization to which they have been subjected in nationalist histories. This history “read against the grain” has been accompanied by a revaluation of “historical sources” themselves, as evidenced by numerous publications that drew from alternative sources: testimonies, life stories, but also literature or cinema, thus voicing the silent histories of Partition. Beyond the historical reading of fiction, however, a literary reading reveals some ambiguities and contradictions in the strategies that aim at giving voice to subaltern characters, and notably women. Can literature really allow us to reconstruct a women's history of this period? What aid might it provide for feminist initiatives, and what historical perspectives emerge from it? In the light of literary texts written in the aftermath of Partition, this article aims to question the paradoxical role of literary texts in creating the master narratives of Partition, and more specifically in reconstituting a women's history.

INDEX

Mots-clés : Inde, Partition, littérature, violences genrées, personnages

Keywords : India, Partition, literature, gendered violence, characters

AUTEUR

ANNE CASTAING

CNRS/Centre d'Étude de l'Inde et de l'Asie du Sud. Courriel : [annecastaing\(at\)yahoo.fr](mailto:annecastaing@yahoo.fr)